

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

JSFS

Nécrologie. Ernest Plocq

Journal de la société statistique de Paris, tome 68 (1927), p. 266-267

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1927__68__266_0

© Société de statistique de Paris, 1927, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

III

NÉCROLOGIE

Ernest PLOCQ

La perte que nous avons faite l'année dernière en la personne de M. Ernest Plocq a été cruellement ressentie par tous ceux de nos collègues qui, appartenant depuis quelques années déjà à notre Société, avaient pu — avant que la maladie l'éloignât de nous — le rencontrer à nos séances, connaître et apprécier le charme et la sûreté de ses relations. Nous voudrions rappeler ici brièvement les étapes de sa belle carrière d'homme d'étude et d'homme d'action.

Ernest Plocq, issu d'une vieille famille de robe du Soissonnais, naquit le 12 mai 1854 à Dunkerque, où son père, Alfred Plocq, remplissait les fonctions d'Ingénieur des Ponts et Chaussées. Élevé d'abord au collège de cette ville, puis au lycée de Lille, où il remporta de brillants succès, il vit naturellement la fin de ses études gravement troublée par la guerre franco-allemande; mais, dès la paix signée, il se fit recevoir à l'École centrale, avec l'intention de se consacrer ensuite au Chemin de fer.

Étant données ses origines, c'est naturellement vers la Compagnie du Nord qu'il se tourna, et c'est avec elle qu'il fit ses premières armes à Saint-Quentin, puis à Paris et à Tergnier; à cette époque, se place son mariage avec M^{lle} Mirecka, fille d'une éminente personnalité des Chemins de fer polonais.

Mais, frappé bientôt de l'intérêt que présentait pour les grands réseaux le concours des Chemins de fer d'intérêt local, il se fit l'apôtre d'une politique d'association avec les réseaux secondaires et, bientôt, en 1877, il passait lui-même au service des Chemins de fer d'intérêt local du Pas-de-Calais et s'installait à Arras.

Il y réussit de telle manière et le rapprochement qu'il préconisait fut alors jugé si fécond, que, peu d'années après, devenu Chef d'Exploitation des Chemins de fer de Picardie et Flandre, tout en conservant la gestion des lignes d'intérêt local (Compagnies d'Achiet à Bapaume, d'Anvin à Calais, de Boisieux à Marquion, de Pont-de-la-Deûle à Pont-à-Marcq, Société des Chemins de fer économiques, etc.), il rentrait au service du Réseau du Nord, où il allait devenir Inspecteur principal, chef d'un des plus importants Arrondissements de son Exploitation.

Le succès de cette idée maîtresse d'une collaboration étroite entre grands et petits réseaux fut consacré, en 1898, par sa nomination de Chevalier de la Légion d'honneur et, de fait, c'est à sa compétence indiscutée que l'on doit le développement du trafic de plus de 1.200 kilomètres de lignes secondaires, qui sont devenues les affluents précieux du grand réseau, des intérêts duquel elles sont, du point de vue économique, si étroitement solidaires.

Le renom d'Ernest Plocq comme Ingénieur et Administrateur explique assez que ses pairs l'aient choisi à plusieurs reprises comme rapporteur des travaux des Congrès internationaux de Chemins de fer, notamment à Londres en 1895 et à Berne en 1908.

Lorsqu'en 1911, des raisons de santé le déterminèrent à demander au Réseau du Nord son admission à la retraite, Ernest Plocq, loin de se considérer comme auto-

risé à jouir d'un repos bien mérité, ne vit, dans la mesure qui le libérait de lourdes tâches administratives, qu'un encouragement à se livrer désormais aux études qu'il aimait.

Membre de l'Académie d'Arras, il entreprend alors, dans les archives des départements du Nord et du Pas-de-Calais, des recherches fructueuses.

C'est, bien entendu, au problème des transports qu'il s'intéresse en premier lieu, et il publie bientôt ses *Notes sur l'établissement des voies navigables dans la région du Nord avant la Révolution*, dont les épreuves furent détruites lors du bombardement d'Arras en 1915 et qui ne virent le jour qu'à Paris, à la fin de la guerre, lorsque le texte put en être reconstitué; il rédige également en 1913 un travail sur « *les Chemins de fer et les canaux en France et en Belgique* », d'après les prévisions de 1845 comparées avec la situation actuelle.

Puis, c'est à sa petite patrie régionale qu'il consacre une partie de ses loisirs, s'affiliant aux sociétés historiques du Nord et du Pas-de-Calais, donnant ses soins à diverses œuvres sociales, et notamment à celles de la Société de Protection de l'Enfance et de la Société des Jardins ouvriers.

Il publie enfin une intéressante étude sur « *les fonctions et attributions des Secrétaires d'État et des Contrôleurs généraux des Finances de 1760 à 1780* ».

Les préliminaires de la Grande Guerre le surprirent en Allemagne, alors qu'il y conduisait en vacances ses petits-enfants. Rentré précipitamment à Arras, il reprit du service à la Compagnie du Nord, mais pour peu de semaines, hélas, et, lorsqu'il fut chassé à la fin du mois d'août par l'approche de l'ennemi, il se retira à Annecy, où son zèle trouva à s'employer utilement au service des œuvres de guerre.

Quand il vint se fixer à Paris en 1915, ce fut pour y reprendre ses travaux personnels, s'orientant cette fois plutôt vers les études économiques, et c'est à ce titre qu'il devint notre collègue en 1917, sous le parrainage de MM. Louis Godard et Félix Sartiaux, puis membre du Musée social.

Durant de longues années, il fut assidu à nos réunions. Nous l'y voyions, curieux de toutes choses, d'esprit vif et précis, suivre attentivement, le crayon en main, les exposés de nos conférenciers, prompt à montrer ensuite dans la discussion, par ses commentaires et par ses questions, son habileté à découvrir les relations d'idées sous les chiffres austères.

Mais les épreuves de la guerre et les dangers courus par ceux qu'il aimait avaient sérieusement ébranlé sa santé. Les sorties du soir lui furent à peu près interdites... Son activité n'y perdit rien : j'en appelle à ceux qui eurent la joie de le voir à son foyer, présider avec une malicieuse bonhomie d'exquises soirées de famille.

Oh! le charmant salon que fut le sien — et celui de l'incomparable maîtresse de maison qui le secondait! Le beau salon français, accueillant et vivant, où, sur la question du jour, qu'elle fût scientifique, politique ou économique, s'instituaient si aisément les plus hauts débats — parfois soutenus par des voix singulièrement autorisées — mais où l'on savait si bien, l'instant d'après, descendre des cimes vers la bonne et saine gaieté!

Ainsi vécut-il, au milieu de ses enfants, de ses petits-enfants et de ses amis, des heures dont ceux-ci n'oublieront jamais la délicate intimité.

Sa dernière maladie fut brève, et c'est presque sans souffrance qu'il s'est pieusement éteint le 11 juin 1926, regretté de tous les siens.

J. G.